

Duquesne University

## Duquesne Scholarship Collection

---

Anthologie Spiritaine

Anthologie Spiritaine

---

6-27-2008

### 08. Vie apostolique, caractère, prière; au Père Marcellin Collin

Christian de Mare CSSp

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/anthologie-spiritaine-french>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

---

#### Repository Citation

de Mare, C. (2008). 08. Vie apostolique, caractère, prière; au Père Marcellin Collin. Retrieved from <https://dsc.duq.edu/anthologie-spiritaine-french/49>

This Chapitre II is brought to you for free and open access by the Anthologie Spiritaine at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Anthologie Spiritaine by an authorized administrator of Duquesne Scholarship Collection.

## Vie apostolique, caractère, prière au Père Marcellin Collin <sup>1</sup>

*Disciple de la première heure, puisqu'il était présent à la messe de fondation de la congrégation du Saint-Cœur de Marie, le 25 septembre 1841, à Notre-Dame-des-Victoires, Marcellin Collin <sup>2</sup> est missionnaire à la Réunion avec le P. Le Vavasseur. Le P. Libermann lui donne des conseils pour tirer parti de son caractère difficile ; il lui enseigne aussi comment un homme engagé dans les activités apostoliques peut s'adonner à une oraison toute simple.*

La Neuville, 29 janvier 1845

Mon bien cher Frère,

La lecture de votre lettre du 1<sup>er</sup> mai (que j'ai reçue il n'y a pas très longtemps), me touche jusqu'au fond de l'âme. J'aurai un conseil général à vous donner. Habituez-vous un peu à vivre en paix avec votre ennemi. Je m'explique : vous avez un caractère fâcheux, un naturel qui vous tourmente ; ne vous mettez pas dans la tête qu'il faut absolument en être débarrassé, mais persuadez-vous que la volonté divine est que vous viviez avec votre ennemi. Soumettez-vous avec paix à cette volonté, supportez-vous avec patience et avec douceur ; n'excitez pas votre âme à la tristesse, à la peine, au dépit, etc.

Quand votre caractère aura montré le bout de l'oreille et quelquefois la tête entière, quand il vous aura échappé quelque acte de raideur, de

<sup>1</sup> N.D. VII, pp. 34-39.

<sup>2</sup> Voir index.

dureté, humiliez-vous, tâchez de vous calmer, d'oublier la chose pour vous remettre en paix. Soyez bien convaincu que ces mouvements de raideur et de dureté ne sont pas si coupables que vous le pensez. Cette raideur est en vous malgré vous, le mouvement part avant que vous ayez eu le temps de faire acte de volonté pour vous y opposer. Une fois que votre intérieur est en vibration, il faut du temps pour le remettre en repos, et tous vos efforts ne servent à rien. Vous n'avez rien d'autre chose à faire dans ces moments, sinon de vous tenir humblement soumis à la divine volonté, qui permet que vous restiez encore dans cet état. Vous pouvez être assuré, mon très cher enfant, que si vous vous soumettez humblement à la divine volonté, qui vous laisse ainsi gémir sous le poids de vos imperfections, si vous joignez à cela la paix et la confiance dans les bontés de Jésus, vous pouvez compter que le bon Maître sera content de vous.

Oh ! Quelle joie vous m'avez causée en me proposant la comparaison entre notre divin Maître et moi ! Oh ! Oui, bien certainement, quand au bout des huit jours, vous reveniez avec toutes les fautes qui vous avaient échappé, mon cœur étant plein de tendresse pour vous, et toutes ces fautes ne me choquaient pas le moins du monde. Je savais que ce n'étaient que des échappées, des fragilités qui excitaient votre volonté à être tout à Dieu. À combien plus forte raison le divin amour de Jésus pour votre âme doit-il être attendri et augmenter, s'il était possible, d'amour pour vous. Il sait bien mieux que qui que ce soit, l'extrême faiblesse de nos âmes. Soyez donc content, mon cher, et assuré que votre âme est agréable à Jésus. Ne vous tourmentez pas : vous ne contristez pas son divin cœur ; au moins cela est bien plus rare que vous ne pensez, parce que le plus souvent, votre volonté ne participa pas à la méchanceté de votre chair, et si elle y participe, c'est le plus souvent par surprise. Que faire ?

Vous avez une nature bien mauvaise ; il faut vivre en paix et en soumission à Dieu par rapport à cela. Vous voulez être à Dieu, vous l'êtes et le serez encore davantage plus tard. Ranimez toujours votre courage, travaillez, sacrifiez-vous pour la gloire du Maître. Ne soyez pas mécontent de votre sort ; l'imperfection de votre nature est compensée par de grandes grâces intérieures que vous n'apercevez pas, grâces qui produisent, malgré la méchanceté de votre caractère. Cette méchanceté vous servira pour vous tenir pauvre et petit aux pieds de Notre-Seigneur. C'est du fu-

mier qu'on met sur les plantes pour les faire produire davantage. Vous avez grand tort de penser que ces remords dont vous parlez sont des reproches que Notre-Seigneur vous fait. Oh non, mon bien cher Frère, Jésus ne parle pas si durement à votre âme, il l'aime trop. À la raideur, à la dureté de ce reproche, vous reconnaîtrez votre méchante nature dont la voix est rauque. Je vous supplie, pour l'amour de Dieu, n'écoutez jamais ce prétendu reproche ; hardiment et sans crainte méprisez cette voix, détournez-en votre esprit ; je prends sur moi tout le mal qui en résultera, j'en veux répondre devant Dieu, moi seul. Ne prenez pas la voix du loup pour celle de l'agneau ; soyez certain que ces reproches ne sont pas des remords, ni des inspirations du Saint-Esprit ; j'en réponds sur ma tête, s'il le faut. La preuve en est :

1° Comme je viens de vous le dire, ces cris intérieurs sentent le même goût, ont le même genre que votre naturel.

2° Ils ne vous porteront jamais le courage dans l'âme ; vous ne serez jamais capable de les suivre, au moins presque jamais.

3° Ces mouvements ne portent pas à Dieu ; ils préoccupent de soi-même et de toutes sortes de choses et montent l'imagination ; tandis que la voix du bon Maître est douce et pacifique, donne le courage d'accomplir ce qu'elle inspire et porte l'âme à Dieu. Vous prenez votre état pour une punition ; c'est une très grande erreur. Ne raisonnez pas là-dessus, contentez-vous d'être à Dieu et de vous sacrifier à sa gloire ; supportez vos misères comme je viens de le dire, et conservez votre âme dans la paix. Je vous répète et je réitère ce que je vous ai déjà dit : Notre-Seigneur doit être le Directeur de votre âme. Ceci n'est pas seulement pour vous, c'est pour tout homme apostolique. Consultez cependant M. Le Vasseur sur votre intérieur. Ne le faites pas pour être consolé ; vous ne devez pas chercher des consolations ; sacrifiez-vous au divin Maître ; consultez pour ne pas agir par présomption, et pour conserver la simplicité.

Il faut que je revienne sur ce que j'ai déjà dit. Ne me parlez pas de briser votre caractère, la dureté de votre caractère. On ne brise pas le fer, on l'amollit dans le feu. La marche que je vous ai tracée est unique, elle amollit, adoucit la raideur autant que le bon Dieu veut. Ne soyez pas trop pressé pour être débarrassé de votre défaut ; ne le désirez pas trop

violemment ; n'y mettez pas trop d'ardeur ; cela vous serait plus nuisible qu'utile ; cela vous éloignera de la paix, de l'humilité intérieure, de la soumission à la divine volonté et de la confiance en Dieu. Languissez doucement sous le poids de vos chaînes, mais patientez. Quand vous êtes seul avec Notre-Seigneur, ne vous reprochez rien, n'ayez pas de remords, détournez votre esprit de vos défauts, et donnez-vous en paix au divin amour, avec confiance, humilité, abandon. Encore une fois, ces reproches viennent de la nature, du genre de votre caractère, quelquefois même de l'amour-propre. Méprisez-les et parlez avec confiance à Notre-Seigneur plutôt que de vous parler avec aigreur, avec serrement de cœur, à vous-même. Si vous aviez à rendre compte maintenant de votre état, vous ne seriez pas si malheureux que vous le pensez. Les imperfections grossières qui sont en vous, ne sont pas voulues, et, de plus, elles sont purifiées par la grâce intérieure plus que vous ne sauriez croire.

Pour la pureté d'intention, je n'ai que deux mots à vous dire. L'amour-propre, le retour sur soi, la complaisance dans ses actions sont des ennemis qu'on ne peut vaincre qu'en les méprisant. Plus vous prendrez à cœur ces mouvements, plus ils vous accableront. Ce sont des ennemis qui ne mourront qu'avec nous ; il faut les supporter avec paix et humilité ; il faut les rejeter avec mépris et indifférence et les regarder comme non venus. Peu à peu ils diminuent et disparaissent enfin presque entièrement, mais jamais tout à fait. Ne prenez pas ces choses tant à cœur, oubliez-vous et ne faites pas tant de retours sur vous-même, et toutes ces choses s'en iront peu à peu.

L'oraison, voilà une grande affaire, mais une affaire bien simple. Il faut donc que vous rendiez votre méthode d'oraison la plus simple possible. Il ne faut pas de considérations nombreuses. Ne cherchez pas à remplir la méthode de Saint-Sulpice, vous n'y feriez rien.

Que doit être votre oraison ? Elle doit consister dans un repos simple, humble, paisible et plein de confiance devant N.S. : voilà tout. Il ne faut pas chercher beaucoup de réflexions, ni produire beaucoup d'affections. Il ne faut pas qu'il n'y ait rien de forcé de votre part. Tenez-vous devant Jésus comme un pauvre misérable enfant devant son père ; pas davantage. Ne cherchez pas avec effort à lui exprimer les sentiments que vous avez ou

que vous voudriez avoir ; ne lui exposez pas vos besoins avec effort ; tenez votre âme devant lui dans toute sa pauvreté et sa bassesse. Regardez-vous devant lui comme une chose à lui appartenant, qui est là en sa présence pour qu'il en fasse et en dispose selon toute l'étendue de sa divine volonté. Cela doit être fait sans effort et sans beaucoup de paroles intérieures ou extérieures ; cela doit être une habitude de l'âme qui se considère sans cesse comme telle devant lui, et qui, pendant le temps de l'oraison, se tient intérieurement séparée de tout, pour manifester au divin Seigneur ce qu'elle lui est. Cette manifestation doit se faire sans travail et sans recherche. Tenez-vous devant lui avec la volonté d'être ainsi à sa disposition. Contentez-vous d'un regard de l'âme vers lui, de temps à autre, dans cette intention.

Quand les distractions viennent, tâchez, de temps à autre, de les écarter doucement et sans inquiétude, par un paisible regard vers Celui à qui vous appartenez. Dans le cours de la journée, la même chose : de temps en temps un regard, sans effort, mais dans la vue d'être à lui et dans la vue de votre pauvreté et misère. Ne cherchez pas davantage.

Dans la direction envers notre bon Maître, la même chose ; qu'il vous dirige à sa façon, ne lui prescrivez rien ; ne vous formez pas une idée de ce que cela doit être ; contentez-vous d'être devant lui, tout entier à sa disposition, vous abandonnant à sa conduite, comme un aveugle, sans chercher trop à lui parler, ni à l'entendre parler ; soyez à sa disposition, abandonné à sa conduite, mettant sans cesse toute votre confiance en lui seul.

Continuez à vous conduire envers votre supérieur comme vous faites. Ne craignez rien, je n'écouterai pas tout ce qu'il me dira pour être déchargé ; je le connais aussi bien que vous. Ce sont peut-être vos tracasseries avec M. Blanpin dans l'intérieur de la communauté qui lui ont fait désirer d'être déchargé. Faites ce qui est en vous pour lui donner la consolation et la paix.

Le cher M. Blanpin est un enfant du bon Dieu, extrêmement simple et très bon. Votre caractère seul est la cause de ce mal. Ne vous en tourmentez pas, cela ne durera pas. Ayez avec lui le moins de rapports possible ; cependant, ne le fuyez pas, et n'ayez pas l'air d'éviter ces rapports. Tâchez

en tout de le soulager. Vous ne sauriez croire quelle peine c'est pour une bonne âme fervente d'avoir ces oppositions. C'est un moment de tentation pour lui. Ce moment passera et il sera très bon.

Je vais parler à M. Le Vasseur des observations que vous me faites.

Ne m'en voulez pas de vous avoir laissé si longtemps sans réponse. Il y a cinq semaines à peu près que j'ai reçu votre lettre, pas même si longtemps encore, et depuis un mois je suis misérable par une névralgie à la tête, accompagnée d'abord par un dégoût extrême de toute nourriture. Cela m'est venu d'abord par le charbon de terre que je brûlais dans ma chambre, et ensuite par le froid qui m'a saisi la tête. Cela va bien maintenant ; je suis tout à fait remis ; mais pendant tout ce temps de misère, j'ai tout négligé, étant incapable de m'occuper sérieusement.

Écrivez-moi souvent.

Tout à vous en la charité du très saint Cœur.

***F. Libermann***  
***Prêtre du Saint-Cœur de Marie***